

CHRISTOPHE TERRIBILINI

**Tais-toi,
à moins que
ce que tu as à dire
vaille mieux que
le silence**



Du même auteur :

LE VISAGE RETROUVÉ ou LA CÈNE ORIGINELLE DE LÉONARD DE VINCI, Editions Edilivre, 2014

CONCERTO POUR UN COROT, Editions Edilivre, 2015



Avertissement

Le tableau¹ mentionné dans ce roman existe bel et bien. Il s'agit d'une huile sur toile qui a été roulée (marques apparentes de pliures) et contrecollée sur un support carton de 303 x 404 mm. Au premier plan, une rivière se jette dans le *fiume Pescara*, en Italie centrale, et un pêcheur est debout dans sa barque. Au second plan, une tour et quelques bâtiments. Dans le fond, les montagnes des Abruzzes. Certains éléments dévoileront leurs secrets tout au long de ce récit. Le coup de pinceau significatif, le sujet, le lieu, l'époque et cette sorte de carte au trésor laissent à penser avec beaucoup de certitude qu'il est de la main de Salvator Rosa (1615-1673), peintre d'origine napolitaine. Il fut aussi écrivain de pièces de théâtre et pamphlétaire – sorte de Molière italien, son contemporain. Artiste complet, il fut aussi graveur, poète et acteur. D'origine modeste, il fréquenta durant son existence autant les artistes et les nobles que les brigands. Une salle du Louvre lui est dédiée et ses toiles se retrouvent dans les plus grands musées et collections privées.

¹ Voir photographie en page 4 de couverture. Collection particulière, Suisse.



*Aux souvenirs d'enfance
et les personnes qui les accompagnent*



« aut tace aut loquere meliora silentio »

Salvator Rosa



1.

Je suis un raté.

Un nul. Un inutile. Un incapable. Une larve. Pas même un nuisible. Un nuisible a au moins une influence sur quelque chose. J'en ai moins sur ce monde que la plus éloignée des étoiles n'en a auprès de la terre. Aucune attraction dans ma vie. Rien. Je ne fais rien. Ne m'intéresse à rien. Je glande. A longueur de journées, de nuits, d'années, je glande.

J'ai quarante ans aujourd'hui même et je me retourne du cimetière d'où je viens d'enterrer ma mère. La pauvre. Elle qui se réjouissait de me faire une belle fête. Elle avait invité les voisins – les Mariani – avec leur fille Armanda qu'ils désespèrent de marier un jour. Ils s'entendent tous pour nous unir depuis que nous sommes enfants afin que nous leur offrions une descendance. « Le plus beau des cadeaux que vous pourriez nous faire » ressassent-ils à tour de rôle à chaque fois que nous nous croisons. Soit près de trois cent soixante-cinq fois par an. Je ne pourrais m'imaginer en face d'elle à longueur de journée, l'œil rivé sur la lèvre supérieure à observer sa verrue. Cette protubérance qui enfle d'année en année et que je m'imagine lui arracher de mes mains et en extraire des racines interminables tant elle m'horripile.

Pauvre mère. Je ne crois pas lui avoir apporté dans sa misérable vie de servitude et de tendresse la moindre satisfaction, la moindre fierté d'avoir eu un fils – unique –, pas de chance pour elle, les autres tentatives qu'elle a faites furent

toutes infructueuses. Trois fausses couches dans les dix ans après ma naissance. Toutes ces espérances qu'elle a dû avoir. Que de déceptions elle a dû subir. Tout cet amour qu'elle m'a témoigné. Un concentré d'amour. Tout ce qu'elle a fait pour me rendre heureux et jamais, au plus lointain de mes souvenirs, je ne retrouve le plus petit signe de remerciement ou de reconnaissance de ma part.

Et mon père. Vingt ans qu'il ne m'a pas adressé la parole. Assis dans le jardin d'hiver, il lit. A longueur de journées, il feuillette de vieux livres, les relit pour la énième fois, souvent plusieurs en même temps. De temps à autre, il jette un œil sur les collines environnantes à travers les baies vitrées ou regarde ses nombreux tableaux et ses bibliothèques monumentales qui ornent le grand salon. Pas un mot depuis mes vingt ans. Il a dû savoir qu'il ne pourrait jamais rien tirer de moi et a fini par abandonner la partie. Alors que de toute mon enfance, il ne m'a pas lâché la main une seule fois. Il m'emménait partout avec lui et m'enseignait tout ce qu'il savait. Il me faisait tout visiter, tout découvrir. Et d'un jour à l'autre, plus rien. Nada. L'abandon total.

Me voilà grimant péniblement le sentier boisé d'oliviers et de cyprès qui chemine jusque chez nous. Il est midi et les arbres gardent leurs ombres égoïstement sous leurs feuillages. Je sue de tout mon corps sous un soleil trop généreux. Je n'aurais jamais dû prendre ce costume noir dans l'armoire de mon père, il doit être doublé avec de la laine pour être aussi chaud. Pour une fois que je vêts autre chose qu'une paire de jeans et un tee-shirt, je le regrette amèrement. Les gouttes de sueur qui sortent de tous mes pores et dont mes habits s'imbibent sont si abondantes que le tissu sature et,

lorsqu'elles s'en extraient, n'ont pas le temps de tomber qu'elles s'évaporent avant leur contact sur les gravillons poussiéreux du chemin. Cela fait déjà plusieurs semaines, depuis début juin, que la canicule nous étouffe avec ses températures dépassant les quarante degrés. Jamais vécu un début d'été si chaud. D'habitude, il y a toujours un petit air, une petite brise rafraîchissante dans ces collines. Mais aujourd'hui, rien. Le ciel se venge et veut me faire regretter d'être là.

J'y suis enfin. Je contourne le grand escalier que plus personne n'a foulé depuis belle lurette, celui qui monte à la salle à manger qui servait aussi, il fut un temps, de salle de bal, pour entrer par la porte-fenêtre qui donne directement sur le couloir dallé. Je ressors aussitôt. Pas l'énergie de me déshabiller pour me doucher. Je me saisis du tuyau d'arrosage et le fais passer par-dessus une branche du saule pleureur et enclenche l'eau. Tel un serpent dérangé dans son sommeil, le tuyau se déplie et se débat en tous sens ne supportant pas cet afflux soudain de liquide qui le pénètre de part en part. Il tombe au sol se remuant de tout son long avant que je le ressaisisse pour le fixer adroitement entre deux branches. C'est tout habillé que je m'étends sous cette source pure. Comme des larmes qui me sont inconnues, le saule semble pleurer pour moi et déverse ses torrents de fraîcheur.

- Lave-moi, arbre triste et résigné. Lave-moi de mes péchés, de mon insignifiante et infinie méchanceté.

Je suis un être mauvais, car ce qui n'est pas bon ne peut être que mauvais, ou alors il n'est rien, et rien est pire. Et c'est bien ce que je suis. Je ne ressens rien aujourd'hui. Pourquoi ? Ne t'aimais-je donc pas, ma chère maman ? Bien sûr. Sûrement. Je ne me suis jamais posé la question. Et

maintenant, à quoi cela peut-il bien servir ? C'est de toute façon trop tard, n'est-ce pas ? Tu es morte. Morte à jamais. Morte pour toujours.

- Lave-moi donc, pauvre arbre. Avec tes épaules tombantes, tu n'as pas fière allure. Et tes feuilles que tu sèmes à tous les vents. Et tes branches qui traînent par terre. Redresse-toi ! Redresse-moi.

Je me noie sous cette douche froide. L'eau me pénètre de partout. Je ne vois plus rien, mes paupières, en protectrices, éteignent la lumière du jour. Je n'entends plus ni le sifflement des oiseaux ni la voix de ma mère qui chante comme toujours dans la cuisine pendant qu'elle nous prépare sa *parmigiana* ou la *pasta* quotidienne. Je ne sens plus les herbes aromatiques de son jardin. Celles qui parfument ses mets les plus simples et les plus délicats. Cette *salvia* qu'elle cueille pour sa tisane du soir dans laquelle elle a chu misérablement, il y a deux jours.

Un coup de chaud a dit le médecin que la voisine avait appelé. Elle m'avait vu à travers la grille et avait été alertée par le silence et mon manque de réaction devant ce corps inerte. J'avais, quelques instants auparavant, entendu un bruit sourd mettant brutalement fin à une chanson napolitaine – *torna a surriento*, si je me souviens bien – qu'elle fredonnait, j'avais tourné la tête dans sa direction et, ne la voyant plus, avais, malgré mon inertie, trouvé la force d'y aller voir, et l'ai trouvée au pied d'un des murets du jardin face contre terre. Une grosse masse noirâtre vêtue d'une robe sans forme. Elle paraissait avoir doublé de volume, affalée de la sorte. J'ai même eu un doute que cette chose était bien ma mère.

Liliana Mariani, la voisine, a pris les choses en mains et a organisé les funérailles. Elle s'est occupée de tout. Ce que

j'aurais été incapable de faire. J'ai tout de même mis le holà lorsqu'elle a voulu faire venir tout le convoi funèbre à la maison. C'est à ma mère qu'ils veulent dire adieu. Il ne sert à rien qu'ils viennent ici si elle n'y est plus.

Mon père n'est pas venu à l'église ni au cimetière. Insensible à tout, il n'a absolument pas réagi à la mort de maman.

Liliana s'est proposée de partager leur repas du soir ou de m'apporter ma pitance quotidienne. Offre que j'ai bien entendu déclinée. Mais ces deux derniers soirs, elle m'a tout de même déposé quelque nourriture dans un panier devant la porte après avoir sonné. Elle doit certainement savoir que je ne suis pas capable de me faire à manger. Chaque fois que je suis arrivé pour répondre, elle était déjà partie. Il n'y avait qu'une portion, je l'ai donc partagée avec mon père qui n'a, comme à son habitude, rien avalé.

Je suffoque sous cette cascade qui m'engloutit, mais me laisse, sans résister, partir dans un état second. Il paraît, comme le froid, que la noyade est une mort agréable.

Je n'ai pas envie de mourir. Je ne ressens pas le besoin de rejoindre ma génitrice dans l'au-delà, mais n'ai pas la force de me déplacer ni de me lever ni de me rouler sur le côté pour échapper à l'inéluctable fin de mon inutile existence.

Et soudain, l'averse se tait, pour cause de canicule qui a asséché la source qui passe sous la maison et nous abreuve de son eau pure toute l'année, jusqu'à aujourd'hui. La première chose qui me vient à l'esprit en me réveillant est la problématique des toilettes si la chasse ne devait plus fonctionner. C'est là qu'on voit que les petits problèmes ménagers ont toute leur importance, même dans les instants

les plus incongrus, juste après avoir fait face à une mort imminente. Je reprends lentement mes esprits, me redresse et reste longtemps assis dans la boue. Que ces collines toscanes qui m'entourent sont belles ! Je ne les avais jamais vues ainsi : toutes en courbes délicates ; teintées de verts, d'argent, de bleus ; fendues de chemins sinueux soulignés par des rangées de cyprès ciselant ce paysage merveilleux ; des toits entre les oliviers qui apportent quelques taches rouges ; les collines au loin qui s'effacent en se dégradant par étape pour disparaître dans l'azur ; et encore quelques clochers pointant de-ci de-là, fiers reliquats d'une église autrefois toute puissante. Cette vision me rappelle les descriptions que me faisait mon père lors de nos balades passées. Il m'expliquait la vie, la nature et la peinture en regardant et racontant cet horizon. Ce père, installé dans la véranda pour ne plus y bouger et qui m'ignore. Ce père silencieux, toujours présent et si loin à la fois.

2.

Je me nomme Alessandro. Alessandro Marche (prononcez Marquet, comme le peintre), fils de Pietro Marche, appelé par tous *il Marchese* (le marquis), et Bianca Crespi Marche que je viens d'ensevelir.

Nous habitons une belle et ancienne demeure quelque peu décatie au nord-est de Florence, dans le Mugello.

Mes premiers souvenirs s'y trouvent et remontent à l'âge de quatre ans. J'observais du haut de l'escalier, la tête coincée entre les barreaux de fer forgé tel un prisonnier regardant la vie se dérouler au loin sans lui, les fêtes que donnaient mes parents. J'avais l'obligation de dormir dans ma chambre, mais la musique dansante jouée par l'orchestre composé de trois musiciens amis de la famille m'en empêchait. C'était surtout la curiosité alimentée par la tristesse d'être écarté de ces festivités qui me tenait éveillé. La maison vivait à longueur d'année de visites, de soirées impromptues ou organisées, toujours dans la joie et la musique. Des gens de tous horizons fréquentaient notre habitat : des artistes et éditeurs d'art avec qui mon père travaillait ; des voisins de tout le village et des environs ; la bourgeoisie florentine et des étrangers dont je ne comprenais pas la langue. Le reste du temps, je le passais en compagnie de mes parents. C'est eux, principalement le paternel, qui me faisaient l'école. J'ai fréquenté une classe du village sur l'insistance de ma mère, pour me socialiser, disait-elle, durant un semestre vers l'âge de onze ans. Ils m'ont repris à la maison, car j'avais un comportement inadéquat au contact

de mes camarades. C'est la raison qui m'a toujours été donnée, mais je n'en ai jamais su réellement la cause. Je soupçonne *il Marchese* d'avoir voulu me façonner à sa manière. Bel échec a priori !

Je n'ai connu que les parents de ma mère qu'on allait visiter à la Noël et à Pâques dans leur petit appartement sur les bords de l'Arno à Pise et qui venaient chez nous pour nos fêtes respectives. Je n'en garde que peu de souvenirs, puisqu'ils sont décédés il y a fort longtemps, si ce n'est qu'ils n'étaient physiquement pas bien grands à côté de mon père et d'une extrême gentillesse, ce qu'ils avaient légué à leur fille. Ils m'apportaient chaque fois des jouets simples, les seuls que je n'ai jamais eus : un bilboquet qui m'a suivi toute mon enfance ; de petites figurines de la ferme qui m'ont permis de faire des jeux de rôles dans lesquels je m'inventais d'autres existences et des amis ; une bouteille à faire des bulles ; et du Slim qui m'a vite été confisqué parce que j'en avais collé sur un tableau, qu'il avait laissé une auréole verdâtre et valu une belle marque de main rouge sur mes fesses. De mes parents je recevais toujours des livres et quelques fois des puzzles de tableaux célèbres. Des cadeaux qui me divertissaient et m'éduquaient, soit, mais qui ne m'amusaient pas comme un enfant aurait pu être en droit de l'être, je crois.

C'est tout de même grâce à la peinture que j'ai eu mes premiers émois sexuels. En particulier avec le *Printemps* et la *Naissance de Vénus* de Botticelli. Des reproductions presque grandeur nature affichées dans ma chambre, et pour cela j'en remercie mon père de me les avoir offertes. J'ai dormi des années durant avec ces femmes nues et d'une sensualité que je n'ai jamais retrouvée en chair et en os. J'ai caressé sur le papier glacé leurs courbes parfaites, baisé leurs mains et leurs

pieds délicats, caressé leurs blondes et ondoyantes chevelures. Plus tard, c'est de la *Maja nue* de Goya dont je suis tombé amoureux. Un amour plus intense. Cette femme qui s'est offerte à moi étendue dans son lit, me disant chaque fois que je la regardais : « Viens ! ». Son regard profond qui m'invitait à la contemplation de son corps sublime. Un jour – j'avais tout de même une quinzaine d'années – je me suis couché sur elle, c'est-à-dire que je me suis aplati debout et de travers en équilibre sur un pied au coin de mon lit, nu et en érection, contre le poster du mur, qui, il fallait s'y attendre, s'est déchiré et, alors que je m'agitais en l'air essayant de m'agripper aux bordures de papier, m'a fait choir maladroitement sur le parquet. Une fois au sol, j'ai hurlé de douleur et de peur en apercevant mon pénis traversé d'une des punaises qui tenaient l'affiche. A cet instant précis, j'ai réalisé que je n'étais pas bien dans mon ciboulot, voire un peu sot et surtout honteux. Une fois oublié cet épisode peu glorieux, pour assouvir mes envies charnelles, je me suis contenté d'éplucher les livres de peintures de la bibliothèque du salon que j'emportais discrètement dans ma chambre. Et là, j'ai commencé à toutes les aimer, les femmes, nues de préférence, de Titien à Renoir, puis surtout *l'Origine du monde* de Courbet lorsqu'elle réapparut au public à la fin des années huitante et reproduite dans un magazine que mon père avait laissé traîner au salon. J'étais presque gêné de regarder ce mont de Vénus ainsi exposé. Comme un sentiment de voyeurisme. Très vite, le titre de l'œuvre m'a troublé. De le lire, et relire, et le répéter dans ma tête, de faire le lien avec ma mère, l'excitation extrême qui m'avait habité au départ s'estompa vite et je n'ai plus pu rouvrir la revue avec le même regard.

Enfin, j'ai découvert les programmes de minuit sur la RAI ! Mon père gardait dans son bureau un petit poste de télévision noir-blanc – le seul qu'on n'ait jamais eu – du sexe à foison, en veux-tu en voilà. Quel bonheur ! Jusqu'au jour où la porte s'est ouverte et qu'un rai de lumière furtif m'a révélé dans toute mon humiliation. La porte s'était vite refermée et je n'ai jamais su qui de mon père ou de ma mère m'aperçut cette nuit-là. Une marque de pudeur dont je leur fus reconnaissant, pourtant j'en ai gardé depuis comme une cicatrice empreinte d'embarras chaque fois que nos regards se croisaient.

Les rares contacts que j'entretenais avec des personnes de mon âge étaient quand mon père m'envoyait acheter ses cigarettes *Diana* à l'épicerie-bar du village. J'y croisais Giuseppina et Fabio, les enfants du propriétaire Beppino, qui ne devaient pas aller plus souvent que moi à l'école puisqu'ils ont passé leur enfance à jouer dans le magasin. Je les y ai toujours vus, quel que soit le moment dans la semaine. Ils ont passé leur temps à se moquer de moi et à m'humilier à chacune de mes visites – mais je ne voulais pas m'en rendre compte – j'aimais venir. J'aimais surtout Giuseppina, malgré son prénom et malgré sa méchanceté. Elle était si belle avec ses cheveux sombres coupés courts, avec ses yeux ronds et noirs, ses genoux pleins de croûtes de ses jeux de garçons. Même qu'un jour, elle me les a fait manger, ses croûtes de genoux. Elle disait que c'était plein de vitamines. Elle riait avec son frère. J'ai trouvé ça bon. D'avoir goûté à sa peau sucrée a créé un lien indéfectible entre nous. Surtout pour moi. Je n'ai jamais retrouvé meilleure hostie. Giuseppina, je crois en toi, en ton esprit maléfique et moqueur, en ta beauté et ta bonté le jour où, nous devons avoir seize ans, tu m'as emmené dans le

réduit de ton père me faire déguster toutes les délices de ton corps. Le plus beau jour de ma vie.

- Ah, tu as aimé mes genoux. Alors goûte le reste. Viens, lèche-moi sous les bras. Et les pieds. Et les jambes. Ne t'arrête pas aux genoux, monte encore.

J'ai bu à la coupe, à sa croupe, la boisson de son plaisir et du mien. J'ai d'abord cru qu'elle urinait tant cette source était abondante. Elle a voulu que je visite de ma bouche toutes les moindres parties de son corps. Ma première leçon d'anatomie. Pas un muscle, un os saillant, un repli, un poil, un pore n'ont échappé à ma découverte du beau. Lorsque mes mains voulaient accompagner la langue, elle me les rejetait brutalement. Elle dirigeait ma tête en me tirant les cheveux. J'étais frustré, mais Dieu que j'aimais ça. Puis, en quelques secondes, elle avait déjà revêtu sa robe jaune.

- Ciao. N'oublie pas les cigarettes de ton père !

Elle était déjà dehors me laissant pantois, excité, amoureux et désespéré.

Les semaines suivantes, elle m'a ignoré. Puis, alors que je croyais qu'elle ne voudrait plus jamais de moi, on l'a refait. Toujours selon ses désirs. J'étais à son service, prêt à toutes ses volontés.

Un peu plus sûr de moi et enseigné aux films de minuit, j'ai voulu mettre à profit mes connaissances en prenant les devants, comme ces scénarii le montrent, et soumettre la femme à me rendre la pareille. Je me suis déshabillé entièrement, dévoilant mon sexe frétilant et voulant l'en faire profiter. Elle n'a pas dû regarder les mêmes émissions, car elle s'est fâchée tout rouge, m'a lancé sa basket à la figure et m'a insulté de tous les noms en me jetant dehors. Je n'ai plus revu

la couleur de ses yeux qu'elle détournait depuis cet épisode désastreux.

Je me proposais toujours à mon père ou ma mère pour aller chercher les cigarettes ou le pain jusqu'au jour où, trois ans plus tard, j'ai appris qu'elle s'était mariée une semaine auparavant avec Aldo, le fils du garagiste. C'est son frère qui m'en a fait l'annonce, l'accompagnant d'un coup de poing violent en pleine face. Le visage en sang, je suis rentré chez moi pour ne plus remettre, depuis, un pied au centre du village.

Il Marchese, quand il travaillait encore, était éditeur de livres d'art. Il organisait aussi parfois des rétrospectives d'artistes pour des galeries ou des musées. Il était souvent à Florence, Milan, ou en déplacement à l'étranger. Je l'accompagnais presque toujours. On m'appelait la *scimmietta ammaestrata*, le petit singe savant. J'étais capable depuis tout petit de reconnaître l'auteur de toutes les œuvres qu'on me montrait, quelles que soient l'époque et la provenance. Il en était si fier qu'il ne manquait jamais une occasion de me tester et de le montrer. Les grands classiques tels Léonard de Vinci, Michel-Ange ou Van Gogh, ce qui était facile pour un enfant comme moi un peu averti, mais aussi des auteurs plus difficiles d'accès et moins réputés comme certains modernes ou contemporains, Magnelli, Kandinsky, Soulages et j'en passe. J'étais heureux de la joie que cela lui procurait et de son orgueil, mais souvent je m'ennuyais au cours de ces rendez-vous durant ces heures de discussions interminables. Tout le monde parlait toujours fort en faisant de grands gestes théâtraux. « Le monde de l'art », me disait-il.

Monsieur Mariani, notre voisin, est négociant en livres anciens. Il a une échoppe dans le centre de Florence. Il nous est arrivé de nous retrouver tous les trois en déplacement pour une recherche commune sur des sujets que je ne maîtrisais pas vraiment. Je crois que c'est pour être plus proche de nous que la famille s'est installée à proximité de notre demeure alors que j'étais encore tout petit. Leur monstrueuse fille à la verrue est née quand j'avais déjà une huitaine d'années. J'étais souvent chargé de m'en occuper ou de la surveiller, chose que je détestais faire. Elle voulait toujours être dans mes pattes. Je me souviens l'avoir régulièrement laissée seule dans le jardin alors qu'elle marchait à peine, que je m'enfuyais dans ma chambre pour lui échapper, et quand les parents revenaient, la retrouvaient le nez et les genoux en sang après avoir chuté des murets de pierre.

L'année de mes vingt ans, c'est là que tout s'est gâté. Mon père a voulu me faire une surprise le jour de son anniversaire. Le 6 avril, à six heures du matin, il est venu me réveiller pour un départ imminent. Maman est restée à la maison et nous avait préparé un panier pique-nique. Il contenait une bouteille d'eau, une fiasque de vin d'un voisin qui était notre fournisseur agréé, de pains maison garnis de *prosciutto crudo* et de tomates séchées et baignées dans l'huile d'olive du jardin – les meilleurs sandwiches du monde – et de quelques fruits. « Mets tes bottes et une veste, prends les jumelles, l'appareil photographique, un bloc-notes et des crayons, nous allons rechercher et découvrir nos origines », m'avait-il lancé. Nous avons roulé des heures, empruntant des chemins escarpés pendant lesquelles il m'a parlé sans cesse, me racontant toute sa vie. Et quand je lui demandais ce que nous allions faire, il

me répondait qu'il m'expliquerait plus tard le moment venu. Passé Popoli, au beau milieu des Abruzzes, nous approchions du but. Il a arrêté la voiture au bord d'une rivière, sorti une couverture et m'a demandé de prendre le panier. Nous nous sommes installés pour manger et boire. Je ne sais pas si cela se fait encore, mais je me souviens que les fiasques de vin que nous avions avaient toujours une petite quantité d'huile d'olive stagnant à la surface, qui devait aider à la conservation, et qu'il l'évacuait à l'aide de fibres de chanvre ou, quand il n'avait pas peur d'éclabousser toute la pièce, comme ce jour à l'extérieur, d'un coup de poignet bien maîtrisé qui faisait gicler l'huile tout en minimisant la perte de vin à quelques gouttes. « Santé ! A tes vingt ans à venir, mon fils ! ».

Puis, c'est le trou noir. Je me suis retrouvé à l'hôpital, ensuite à la maison. Ma mère ne m'a jamais raconté ce qui était arrivé et pleurait chaque fois que j'essayais d'évoquer ce moment. Mon père ne m'a plus adressé la parole depuis et s'est muré dans son mutisme inaccessible et son immobilisme. Ces vingt dernières années ne valent rien. Plus aucun événement notable n'est survenu. Ma mère a continué sa vie casanière, de la tristesse dans son regard qu'elle masquait par ces chansons napolitaines. Et moi, j'ai glandé. Attendu. Espéré que quelque chose se passe. Sans plus. Sans énergie. Sans envie. Il m'est arrivé à maintes reprises de lui demander ce qui s'était produit et sa réponse chaque fois a été la même : « On ne parle pas de malheur, ça porte malheur ». Mais quel était donc ce malheur, cet événement si redoutable qu'il valait mieux cacher ? Ce moment qu'il vaut mieux ignorer ? Et maintenant, que dois-je en faire de ce manque, de ce secret qu'elle a emporté ?

3.

Je me déplace dans la maison tel un chat découvrant un nouveau territoire. Passant d'une pièce à l'autre. Sans but. J'erre. Je cherche des réponses peut-être à des questions que j'ignore. Je pénètre tout d'abord dans ma chambre dont je connais chaque recoin, mais dans laquelle je ne me rends que pour y dormir. Elle a gardé tous les attributs d'une chambre d'enfant dont un lit une place. Il y a toujours au haut de la bibliothèque mon mange-disque 45 tours rouge avec poignée intégrée que j'avais reçu dans les années huitante. Quelques disques d'époque. Un y est encore enfourné, j'enclenche l'appareil – il fonctionne encore ! – et reconnais, dès les premières notes, *Gloria* d'Umberto Tozzi. Je me souviens que ça représentait une ouverture au monde pour moi. A l'étagère du dessous, mes cahiers d'écolier modèle pour mon paternel et, juste à côté, une pile de cartes postales de chaque endroit que j'ai visité. Je m'aperçois pour la première fois que c'est la seule pièce sans parquet en bois. Ma chambre fait partie des couloirs, salle de bains et cuisine avec des planelles respectivement noires et blanches au sol. Je continue par la chambre de mes parents meublée d'un très haut lit à deux places placé au centre, une grande armoire murale, rien de plus, utilitaire. La salle de bain avec la belle baignoire métallique reposant sur quatre pieds ciselés en pattes de félin dans laquelle nous nous ébattions avec ma mère – parmi mes meilleurs souvenirs – ; le lavabo et ses robinets argentés sur lesquels une pastille en faïence indique *caldo* et *freddo*

inversés et jamais corrigés – me reviennent en mémoire avec un sourire moqueur les cris des visites que j’entendais à travers la porte se brûlant les doigts – ; les toilettes et leur bidet – ustensile des plus utiles qu’on ne trouve, je crois, qu’en Italie. Au fond du corridor, la chambre d’amis. Autant dire la chambre fantomatique. Un lit, une table de nuit, une commode, un miroir et un tas de vieilleries entassées en chéni dans un coin. Enfin, le bureau du *Marchese*, belle pièce avec vue imprenable sur la vallée, faisant face à la fenêtre, un bureau à deux colonnes de tiroirs, des piles de paperasses, un sous-main bordeaux en cuir muni d’une rainure profonde dans laquelle se trouve un crayon gris et sa plume Mont-Blanc ; deux bibliothèques contenant des livres divers et des classeurs ; et la petite télévision sur une commode. Je m’assieds dans son fauteuil à roulettes et me fais tourner, un tour, puis deux, de plus en plus vite jusqu’à me sentir défaillir. Cet épisode me rappelle une exposition dans laquelle l’artiste avait installé un téléviseur noir et blanc et un film en boucle le montrait tournant sans cesse sur un siège semblable. Mon père, qui adore l’art contemporain, m’avait signifié que l’auteur était un fou dans la vie autant que dans ses œuvres. Titubant, je m’approche des escaliers en m’agrippant à la barrière sur laquelle je me laissais glisser à califourchon pour le rez-de-chaussée et ne manquais jamais de me faire houspiller par ma mère qui avait peur que je me rompe la nuque. Tout de suite à gauche se trouvent de petites toilettes séparées. À droite la cuisine, lieu de vie principal pour ma mère et moi-même, pièce universelle qui, à part dormir, réunit toutes les activités de la maison. En face, un salon minuscule, appelé *salotto rosso* où tout est dans les rouges, de la tapisserie au tapis en passant par les reliures des livres, voire le contenu

communiste de certains et un petit tableau du Rosso, Rosso Fiorentino – travail préparatoire de sa déposition. Le *salotto* donne directement, par une double porte, sur l'immense salon-salle à manger-salle de bal dont les parois, en guise de tapisseries, sont recouvertes de nombreuses bibliothèques et de tableaux de toutes les périodes, du mobilier toscan imposant et une baie vitrée, jardin d'hiver et lieu de résidence permanent de mon père, antichambre des larges escaliers menant au jardin côté sud. J'hésite toujours à passer à côté de cet homme qui m'ignore de peur de le déranger et aggraver la haine qui doit l'habiter à mon encontre. Ou serait-ce de la honte ? Ou du mépris ? Je pense que l'indifférence est le pire, car il me fait culpabiliser et me rabaisse sans que j'en connaisse la cause et ce n'est pas faute d'y avoir réfléchi depuis si longtemps.

Un rayon de soleil filtré par le vantail fendu de la porte de la remise me réveille et m'aveugle aussitôt. Je m'en écarte et commence à mieux y voir, tout d'abord une constellation de poussières le traversant, puis, petit à petit, dans la pénombre qui m'entoure, différents objets tels de vieilles machines agricoles, des bidons et autres ustensiles terriens dont l'usage m'est étranger. J'ai dormi sur les filets qui servent à récolter les olives. Je ne sais comment je suis arrivé là. Une bouteille de *vin santo* de notre réserve qui gît vide au sol en est certainement l'explication.

- Alessandro ! Alessandro !

C'est la voix familière de Liliana qui résonne du fond du jardin. Je tarde à répondre. Que me veut-elle encore ? Qu'elle s'occupe donc de sa couvée et laisse celle des autres tranquille !

- Alessandro ! Mais où es-tu donc ?
- Ici, me résous-je enfin.
- Ah ! il est là ! entends-je dire.

Ils sont donc plusieurs à ma recherche. Qu'ai-je donc fait ? Ou devrais-je plutôt dire que n'ai-je pas fait qui correspondrait à leurs attentes, à ce que quelqu'un doit faire en pareilles circonstances ? Désolé, mais ceci n'entre pas dans mon domaine de compétences. On ne m'a jamais expliqué la vie après la mort. La vie des vivants après la mort des disparus.

La porte s'ouvre en grand m'aveuglant à nouveau.

- Il est là ! répète-t-elle en tournant la tête derrière elle. Alessandro, mon pauvre. Dans quel état t'es-tu mis ? Tu vas bien ?
- Je fais du rangement.
- Tu n'as pas touché à ton panier depuis l'avant-veille. Viens manger à la maison. Installe-toi chez nous le temps qu'il faudra. C'est petit, mais on a la place.

Et voici que les trois, Liliana, son mari et leur fille se retrouvent dans l'encoignure de la porte. Je les vois en contre-jour, traqué dans ma tanière, pris au piège de leurs bons sentiments.

- C'est gentil, merci, mais ça va, je vous assure.
- Va chercher quelques habits de rechange. Un bon bain, un bon déjeuner – j'ai fait du biscuit au citron que tu apprécies tant –, on va te requinquer, tu verras. Nous sommes comme ta famille.

Je ne suis socialement pas un expert, mais, dans un dialogue, ne doit-on pas s'écouter mutuellement ? Elle va me lâcher la grappe la voisine avec sa bouffe ? J'ai pas faim, j'ai pas faim !

- Merci beaucoup, mais je vais me débrouiller. Ne vous en faites pas. Et puis il faut que je me charge de mon père maintenant. Il n'a plus que moi.
- Alessandro, fit-elle en s'approchant de moi et me saisissant les deux mains, viens, sortons de là, tu as besoin qu'on s'occupe de toi.

Non, non, non et non. Foutez-moi la paix maintenant !

- Je passerai tout à l'heure prendre le café. D'accord ?
- Prends ton temps, Alessandro. On t'attend. On ne bouge pas de la maison.

Et enfin, les voici qui s'en retournent sur leurs pas.

- Je laisse la porte ouverte.
- Oui, oui, c'est ça, il me faut de la lumière pour faire de l'ordre.

Dans les milliers d'étoiles de poussière qui voltigent, je me vois acrobate, en équilibre sur le fil des sentiments. Les spectateurs sont partis et je reste là à continuer mon numéro pathétique. Je voudrais bien avancer et sortir dans la lumière, mais finalement me laisse choir de tout mon long sur les filets qui amortissent ma chute soulevant encore plus d'étoiles. Et je sombre à nouveau dans le sommeil salvateur, celui des rêves qui, comme tous les livres dans lesquels je me réfugie, me permettent de vivre d'autres vies, d'autres histoires.

A mon nouveau réveil, j'ai la ferme intention de me ressaisir. Un petit tour à la salle de bain. Rasage, douche, peignage, après-rasage. Ça fait du bien. Des vêtements propres. Je passe par la cuisine prendre quelques euros que maman met toujours pour les frais du ménage dans la vieille boîte à café métallique. Au moment d'enfourcher ma Vespa, je lance un « ciao mam... » et m'arrête net. Quel con je fais ! Je